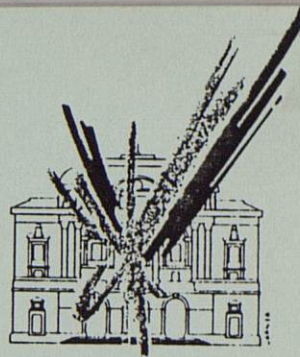


CO-RÉALISATION
THÉÂTRE DE BOULOGNE BILLANCOURT
JEUNE THÉÂTRE NATIONAL
THÉÂTRE DES CÉLESTINS



THÉÂTRE
DES CÉLESTINS
LYON
DIRECTION JEAN-PAUL LUCET

CRIME ET CHATIMENT

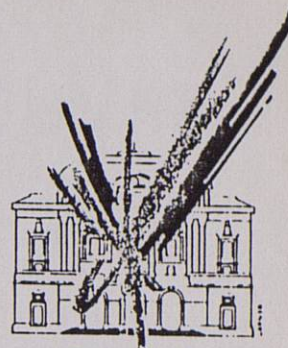
DE G. AROUT

D'APRÈS F.M. DOSTOÏEVSKI

Avec Michel Duchaussoy,
Fabrice Eberhard ...

Du 30 NOVEMBRE au 14 DECEMBRE 1989 - Location ouverte le 20/11

CO-RÉALISATION
THÉÂTRE DE BOULOGNE BILLANCOURT
JEUNE THÉÂTRE NATIONAL
THÉÂTRE DES CÉLESTINS



THÉÂTRE
DES CÉLESTINS
LYON
DIRECTION JEAN PAUL LUCET

CRIME ET CHATIMENT

DE G. AROUT

D'APRÈS F.M. DOSTOÏEVSKI

Avec Michel Duchaussoy,
Fabrice Eberhard ...

Du 30 NOVEMBRE au 14 DECEMBRE 1989 - Location ouverte le 20/11

DOSTOÏEVSKI: SA VIE, SON OEUVRE

* Vous n'êtes pas dignes de parler de points.

vous ne comprenez rien en lui.

Vous n'avez pas vécu avec lui, mais si ?

pages

I - DOSTOÏEVSKI

- Sa vie, son oeuvre 1
- "Le plus grand philosophe russe" 2
- Le travail de l'écrivain 3 - 4 - 5 - 6

II - CRIME ET CHATIMENT

- Résumé 7
- Le roman de la perdition 8
- L'idée du roman 9 - 10
- "Le plus angoissant des romans policiers" 11 - 12 - 13
- Dostoïevski et le crime 14 - 15 - 16

III - DU ROMAN AU THEATRE

- L'adaptation 17
- La mise en scène 18
- Les interprètes 19 - 20
- Les interprètes 21 - 22 - 23 - 24

IV - CRIME ET CHATIMENT A LA SCENE ET AU CINEMA

25

Dostoyevski

DOSTOÏEVSKI: SA VIE, SON OEUVRE

« Vous n'êtes pas dignes de parler du peuple.

vous ne comprenez rien en lui.

Vous n'avez pas vécu avec lui, moi si. »

DOSTOÏEVSKI



Ведосъ Соинъелкунд

"Il est né en automne. Il est mort en hiver.

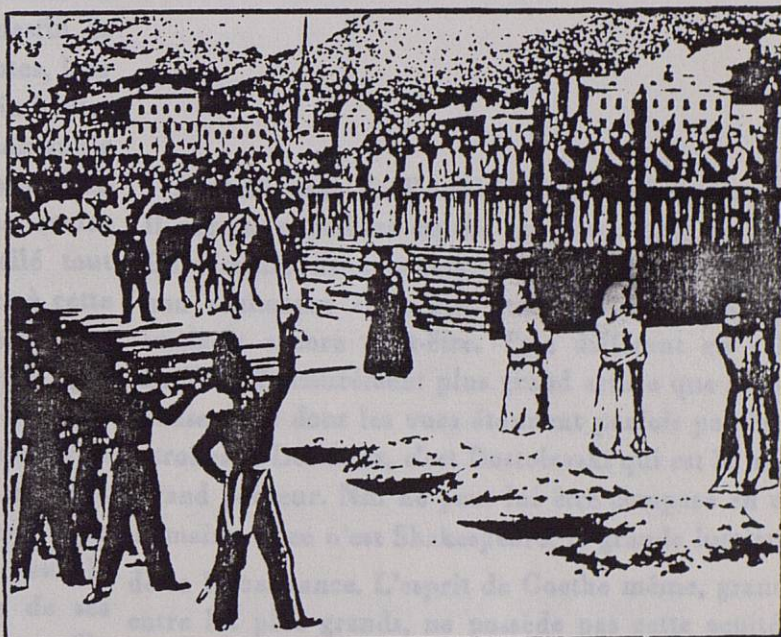
Il a vu le jour dans une chambre triste, au fond d'un hôpital où son père était médecin. Un soir de brouillard glacial il a rendu l'âme dans la saison noire. Il a beaucoup respiré la nuit polaire. De l'aube triste aux pleines ténèbres, il a toujours eu commerce avec l'ombre. L'hôpital de sa naissance était l'hospice des mendiants.

Le second de trois frères et quatre soeurs, il a perdu sa mère comme il avait quinze ans, et bientôt après, son père. Il est de ceux à qui les noirceurs de la vie ont été révélées de bonne heure.

Enfant, il a passé deux ou trois fois l'été à la campagne. Ses parents avaient un tout petit bien, à trente lieues de Moscou près de Toula, voisins de Tolstoï, après tout, dans ce pays immense. Toute sa vie, il a rêvé des champs, et il n'a vécu que dans les villes."

André SUARES

- 1821 Naissance à Moscou, le 30 octobre.
- 1837 Mort de sa mère, Maria Fiodorovna.
- 1839 Mort de son père.
- 1846 Les Pauvres gens et le Double.
- 1849 Condamné à mort pour son appartenance au cercle de Pétrachevski. Simulacre d'exécution le 22 décembre. La peine est commuée en quatre ans de travaux forcés. Départ pour le bague le 24 à minuit.
- 1854 La peine de quatre ans de bague accomplie, Dostoïevski est affecté comme simple soldat à Semipalatinsk.
- 1857 Épouse Maria Dmitrievna Issaïeva.
- 1859 Dostoïevski est mis à la retraite avec le grade de sous-lieutenant. S'installe à Pétersbourg à la fin de l'année.
- 1860 Création de la revue Le Temps par son frère Michel. Début de la publication des Récits de la Maison des morts.
- 1861 Humiliés et offensés.
- 1864 Fondation avec son frère Michel de la revue l'Epoque qui publie le Sous-sol. Mort de Maria Dmitrievna. Mort de Michel Dostoïevski.
- 1866 Crime et Châtiment.
- 1867 Épouse Anna Grigorievna Snitkina. Début du long séjour en Occident, de l' "exil" selon son expression.
- 1868 L'Idiot.
- 1871 Retour en Russie. Début de la publication des Démons.
- 1873 Début du Journal d'un écrivain.
- 1875 L'Adolescent.
- 1879 Les Frères Karamazov.
- 1880 Discours pour l'inauguration du monument Pouchkine à Saint Pétersbourg.
- 1881 Mort de Dostoïevski, le 28 janvier.



Simulacre d'exécution sur la place Semionovski à Pétersbourg le 22 décembre 1849; dessin anonyme.

«

LE PLUS GRAND PHILOSOPHE

RUSSE ... »

Dostoïevski appartient à cette race d'écrivains auxquels il a été donné de se livrer dans leur œuvre. Il a exprimé tous les doutes, toutes les contradictions de son esprit, et peut-être est-ce parce qu'il n'a rien caché de ce qui se passait dans son être profond qu'il a pu faire sur l'homme en général de si étonnantes découvertes. Le destin de ses héros, c'est son propre destin, leurs doutes, leur dédoublement sont siens, leurs tentatives criminelles sont les crimes cachés de son esprit. La biographie de Dostoïevski présente donc beaucoup moins d'intérêt que son œuvre, sa correspondance est moins instructive que ses romans. Il s'est dévoilé tout entier dans son œuvre romanesque, et grâce à cette confession, il demeure pour nous beaucoup moins énigmatique que d'autres écrivains, Gogol, par exemple, une des figures littéraires les plus mystérieuses de la Russie. Rien en effet ne transparait dans l'œuvre de Gogol de ce qui a été son être propre : il semble qu'il ait emporté son secret avec lui. Tel a été aussi le cas de nos jours pour le philosophe Vladimir Soloviev. L'ensemble de ses traités philosophiques et théologiques ne porte nulle trace de ses conflits, de ses heurts personnels ; c'est tout au plus s'il laisse échapper dans ses vers dispersés une note plus intime.

Il en va tout autrement pour Dostoïevski. L'originalité de son génie était telle qu'il a pu, en analysant jusqu'au bout son propre destin, exprimer en même temps le destin universel de l'homme. Il ne nous a rien dissimulé de son double idéal : l'idéal du Mal, de Sodome, et, au sommet, la Madone, l'idéal du Bien. Déchirement perpétuel qui est la grande découverte de Dostoïevski. Son épilepsie même n'est pas, chez lui, une maladie accidentelle : c'est en elle que se révèlent les profondeurs de l'esprit. (...)

L'intelligence de Dostoïevski est extraordinaire. Il compte parmi les esprits les plus aigus, les plus éblouissants de tous les temps. Son intelligence non seulement égale son don artistique, mais le surpasse encore peut-être. Très différent en cela de Tolstoï, assurément plus grand artiste que grand penseur, et dont les vues étonnent parfois par leur étroitesse. Des deux, c'est Dostoïevski qui est le plus grand penseur. Nul ne peut lui être comparé en ce domaine, si ce n'est Shakespeare, la grande lumière de la Renaissance. L'esprit de Goethe même, grand entre les plus grands, ne possède pas cette acuité, cette profondeur dialectique. (...)

Il fut un vrai philosophe, le plus grand philosophe russe. Il a donné infiniment à la philosophie, et il semble que la spéculation philosophique doive être pénétrée de ses conceptions. L'œuvre de Dostoïevski apporte un tribut considérable à l'anthropologie philosophique, à la philosophie de l'histoire, de la religion, à la morale. Peut-être la philosophie lui a-t-elle peu appris, mais elle a pu beaucoup lui prendre ; s'il lui abandonne les questions provisoires, en ce qui concerne les choses finales, c'est elle qui vit, déjà depuis de longues années, sous le signe de Dostoïevski.

Nicolas Berdiaeff

LE TRAVAIL DE L'ÉCRIVAIN

Dostoïevski est un écrivain né. Il a écrit avant d'avoir vingt ans et jusqu'à son dernier souffle. Il a écrit même au bagne, comme il l'a pu : des notes rapides qu'il comptait bien utiliser. Il a toujours considéré la littérature ou, pour mieux dire, l'action littéraire, comme sa vocation, sa raison de vivre -sa raison de vivre au sens le plus littéral, car s'il a survécu au bagne, ç'a été par l'espoir et par la volonté de reprendre un jour sa place précisément dans le monde littéraire ; si les pires souffrances physiques ou morales, échecs, hostilités, misère matérielle, crises répétées d'épilepsie, ne l'ont jamais abattu, c'est qu'il avait toujours en vue le but de son existence : accomplir par la plume sa tâche d'homme. Il a créé dans la souffrance ; on a l'impression qu'il a transmué ses angoisses en chefs-d'oeuvre. Il a fait en 1880 cette confession au jeune Dimitri Mercjkovski, qui était venu lui lire ses vers : "Pour bien écrire, il faut souffrir : souffrir !"

Homme modeste entre tous, humble même, il n'a eu qu'un orgueil : il a toujours cru très fermement à son talent. Il est encore simple soldat à Semipalatinsk quand il confie à son frère Michel, en janvier 1856 : "Je suis convaincu que j'ai du talent et que je peux écrire quelque chose de bon". Enfin rendu à la vie normale, en mai 1860 il affirme : "Je veux écrire bien".

Dans une lettre à Maïkov du 31 décembre 1867, nous apprenons ce qu'il entend par "écrire bien" : "Savez-vous ce que c'est que le métier d'écrivain ? Non, grâce à Dieu, vous ne le savez pas !... J'ai toujours dans la tête et dans l'âme une masse d'embryons d'idées artistiques qui vont et viennent... Mais il faut qu'elles prennent corps, ce qui arrive toujours à l'improviste et soudainement... Ensuite seulement, quand leurs contours se sont bien dessinés dans votre coeur, vous pouvez passer à l'exécution artistique... Tout l'été et tout l'automne j'ai assemblé diverses idées, quelques-unes bien curieuses, mais mon expérience me faisait toujours pressentir ou la fausseté, ou la difficulté, ou la fragilité de chacune. Enfin je me suis arrêté à une et me suis mis à travailler. Et puis, le 4 décembre, nouveau style, j'ai tout envoyé au diable... Le roman aurait pu être moyen... et non positivement bon."

Il s'agissait de l'Idiot.

L'IDEE ET LES THEMES

A l'origine première, il y a un fait. Dostoïevski, ayant une volonté ferme d'observer les hommes, étant perpétuellement préoccupé de l'état présent et de l'avenir de son pays, se tient au courant de toute la vie politique, sociale, économique morale, religieuse de la Russie. Même à l'étranger, il lit les journaux russes. Il dévore la chronique des tribunaux, note les faits divers : c'est là que lui apparaît la vie quotidienne ; c'est là qu'il découvre des symptômes de l'état de santé de toutes les conditions sociales. Dans le quotidien, il saisit les réalités profondes. A tel fait que d'autres auraient à peine remarqué, il découvre une signification. La réalité qui se révèle ainsi, si elle rencontre une intuition déjà présente en lui, peut faire jaillir l'étincelle d'une "idée poétique", c'est-à-dire d'une idée de création littéraire. En ce sens, Dostoïevski admet, et il s'en flatte, d'être réaliste, et bien plus que ceux qui se donnent ce nom.

Les idées poétiques surgissent nombreuses : "Beaucoup d'embryons d'idées s'agitent toujours dans ma tête et dans mon âme". Elles ne sont pas également bonnes. Pour qu'une idée soit bonne, il faut qu'elle soit "à effet", c'est-à-dire, en somme, nouvelle et actuelle. Car Dostoïevski tient au succès, pour beaucoup de raisons : avant tout, la défense de ses convictions, mais aussi l'obtention des moyens d'existence pour lui et les siens, et puis sa réputation d'écrivain.

Crime et Châtiment fournit précisément un exemple de ce qui arrive fréquemment à Dostoïevski : la rencontre dans un roman de plusieurs idées, de plusieurs thèmes. C'est ce que lui reprochait Strakhov à propos des Démons : "Pour le contenu, l'abondance et la diversité des idées, vous êtes le premier, et même Tolstoï à côté de vous est monotone... Mais il est évident aussi que vous écrivez le plus souvent pour un public d'élite, et que vous encombrez vos ouvrages et les compliquez à l'extrême... Un habile Français ou Allemand, avec le dixième de votre matière..., entrerait comme un astre de première grandeur dans l'histoire de la littérature universelle... Au lieu de vingt personnages et de cent scènes, arrêtez-vous à un personnage et une dizaine de scènes..." Dostoïevski reconnaît ce vice : "Oui, c'est le défaut dont je souffre et ai toujours souffert. Je ne sais pas encore... dominer ma richesse. Une multitude de romans ou de récits se glissent ensemble dans un seul."

Dans Crime et Châtiment, le thème principal est évidemment le drame de l'étudiant

que des idées erronées ont conduit à l'assassinat, avec tout ce qui en résulte pour lui. Mais dès le début du livre apparaît un thème secondaire, celui de Marmeladov, la famille détruite par l'alcoolisme et la misère. Bientôt en viendra un autre encore, celui du noble déclassé jouisseur et cynique, Svidrigaïlov. Comment ces trois thèmes s'agencent-ils ensemble pour ne former qu'un roman ?

Raskolnikov a décidé rationnellement le meurtre de l'usurière. Mais passera-t-il à l'exécution ? C'est le spectacle des tares de la société où il vit qui lui en donnera le courage ; l'alcoolisme et la prostitution observés dans le cas des Marmeladov ; le danger que court une jeune fille pauvre, comme sa soeur, chez un Svidrigaïlov. Ainsi les deux thèmes secondaires font avancer l'action du principal. Dans la suite du roman s'affirmeront entre les personnages qui les représentent les liens personnels : Sonia Marmeladov influera sur le destin de Raskolnikov, et Raskolnikov pourra reconnaître dans Svidrigaïlov son double en plus noir, un modèle à ne pas suivre jusqu'au bout.

Ce procédé du roman polyphonique -on l'a appelé ainsi, puisque les diverses "voix" s'y associent pour ne former qu'un choeur- présente l'avantage de mieux reproduire la réalité. Il y a dans les moments critiques de la vie moins de situations simples que de situations compliquées. Il a l'inconvénient de rendre la lecture plus difficile. C'est lui, c'est cet entrelacement d'intrigues se croisant qui rend presque impossible de faire d'un roman de Dostoïevski un exposé correct.

L'ARCHITECTURE ET LES PERSONNAGES

Les thèmes existant, il faut passer à l'exécution. Bien souvent, Dostoïevski oppose les deux stades. En avril 1868, par exemple, à propos de l'Idiot : "L'idée est excellente, mais dans l'exécution serai-je à la hauteur ?" Il craint toujours d'avoir choisi un thème au-dessus de ses forces : "Sans consulter mes moyens, je me laisse emporter par mon élan poétique et j'entreprends d'exprimer une idée artistique sans rapport avec eux." Il se juge plus "poète" qu'artiste. Et pourtant, il déclare un jour : "Mon but et mon espoir sont... de réaliser une synthèse de mon idée poétique et de l'art." Il tient également aux deux, à l'idée qui est la raison d'être de l'oeuvre, et à sa réalisation poétique, parce que pour lui l'idée n'est vivante qu'une fois incarnée, vécue, pesée, nuancée, limitée ou prolongée par des hommes en raison de leur intelligence, de leurs passions, de leur conscience morale, et des circonstances. Gide a très justement remarqué que chez Dostoïevski l'oeuvre ne naît ni d'une idée préconçue, ni de la seule observation du réel : "Elle naît d'une rencontre de l'idée et du fait, de la confusion... de l'un et de l'autre, si parfaite que jamais l'on ne peut dire qu'aucun des deux éléments l'emporte."

Très tôt se pose un grave problème : comment sera présenté le récit ? A ce problème Dostoïevski a trouvé des solutions variées. Il avait usé dans les *Pauvres Gens* de l'échange de lettres. Lorsqu'il conçut *Crime et Châtiment*, il envisagea d'abord un *Journal de Raskolnikov*. Mais la tenue d'un journal par un homme comme Raskolnikov était peu vraisemblable, et puis il aurait dû dans ce journal tout expliquer, manifester une franchise complète. Alors changement : "C'est l'auteur qui raconte. Omniscient et infallible. Il expose à la vue de tous un individu de la nouvelle génération." Puis retour à la première conception : "Un récit du criminel, huit ans après". Ce serait une confession, mais assortie d'un certain recul. On pourrait d'ailleurs interrompre cette confession par des narrations de l'auteur. Finalement nous avons une narration suivie, de l'auteur.

Il est à peine utile de rappeler, après la discussion de 1922 entre Gide et Jacques Rivière, combien grande est la différence entre le roman classique, français en particulier, et le roman dostoïevskien. Le premier présente des personnages logiques, conséquents avec eux-mêmes, parce qu'ils ont été simplifiés, organisés en une unité psychologique ; le second au contraire présente des hommes tels qu'ils sont le plus souvent dans la réalité, pétris de contradictions, infiniment complexes. Chez les uns, tout doit s'expliquer ; les autres sont, en partie au moins, imprévisibles et inexplicables. Paul Claudel aussi a fait cette remarque dans ses *Mémoires improvisés* : "Dostoïevski est l'inventeur du caractère polymorphe : c'est-à-dire que Molière ou Racine ou les grands classiques ont des caractères d'un seul tenant, tandis que Dostoïevski fait une découverte en psychologie qui est l'équivalent de celle de De Vries dans le monde de l'histoire naturelle : la mutation spontanée... Vous voyez une crapule, comme dans *Crime et Châtiment*..., qui tout à coup devient une espèce d'ange : dans la brute assoupie un ange se révèle. C'est cette imprévisibilité, cet inconnu de la nature humaine qui est le grand intérêt de Dostoïevski. L'homme est un inconnu pour lui-même et il ne sait jamais ce qu'il est capable de produire sous une provocation neuve..." Et plus loin : "Dostoïevski a bien vu et tiré un grand parti de cette vérité qu'un avare peut être un prodige pour certaines choses : un hypocrite, sincère d'une certaine façon... mais peut-être en exagérant un peu comme son tempérament excessif, russe, l'y poussait."

RESUME

CRIME

Raskolnikov est un jeune étudiant qui, faute de moyens, a dû abandonner l'Université. Par la misère, mais aussi et surtout par des considérations théoriques, il est poussé à tuer une vieille usurière et la sœur de celle-ci. Obsédé et soucieux de pouvoir discuter et justifier son crime aux yeux de tous, il n'ose pas cependant se dénoncer. Le juge Porphyre, à l'instruction, a deviné son secret, mais il attend que Raskolnikov passe

ET

CHATIMENT

CRIME

RESUME

CHATIMENT

LE

ROMAN

DE

LA

PERDITION

Roman de l'écrivain russe Fiodor Mikhaïlovitch DOSTOËVSKI, publié en 1866.

Ce fut le premier des grands romans qui rendirent célèbre à l'étranger le nom de Dostoevski et c'est, et il est aujourd'hui encore, le plus connu et le plus populaire d'entre eux peut-être à cause de l'empêchement immédiat et étonnant qu'évoque toujours un sujet à thème polémique.

Raskolnikov est un jeune étudiant qui, faute de moyens, a dû abandonner l'Université. Par la misère, mais aussi et surtout par des considérations théoriques, il est poussé à tuer une vieille usurière et la soeur de celle-ci. Obsédé et soucieux de pouvoir discuter et justifier son crime aux yeux de tous, il n'ose pas cependant se dénoncer. Le juge Porphyre, chargé de l'instruction, a deviné son secret mais il attend que Raskolnikov passe aux aveux...

et qu'il avale l'empreinte à la tradition européenne ; il s'agit de l'ancien problème qui mettait en opposition une conception humaniste de l'homme et une conception purement religieuse. Depuis la Renaissance, on ne l'avait pas encore résolu et pourtant l'esprit européen avait eu, à plusieurs reprises l'illusion de l'avoir donné. Ce fut la tâche de la littérature russe, avec son mysticisme troublé d'anthropologismes inquiets et contradictoires, que de le reprendre dans son essence même et avec une vigueur toute nouvelle. Mais si Tolstoï projette cette ambivalence sur un plan cosmique où elle trouve matière à s'épanouir dans la contemplation, Dostoevski, par contre, la concentre dans l'esprit humain, l'insère dans le drame intime de l'individu où elle se déchaîne avec une violence folle.

CRIME ET CHATIMENT est un roman où les personnages sont tels qu'il n'y a place pour rien autour d'eux. Quelques coins de rues, quelques intérieurs inquiétants, quelques descriptions fragmentaires de la couronne, sont à peine esquissés, de loin en loin, dans un monde uniquement composé de pensées et d'affections. Jamais peut-être l'intimité secrète de l'homme n'a, comme dans cette oeuvre, atteint à une solitude aussi complète et aussi désespérée. Mais si, aux termes de cette solitude, il y a, et un idéal d'absolue puissance et un idéal d'amour absolu, ces deux buts demeurent extérieurs à l'homme. Entre ces deux absolus qu'il ne peut atteindre, Raskolnikov connaît le drame d'un esprit qui veut habituer à accepter la contradiction pour la contradiction et qui se révèle finalement incapable d'opter pour l'un ou l'autre de ces extrêmes. Là, sont les limites de Dostoevski et quand il cherche à les dépasser, en imaginant une suite aux Frères Karamazov, il manque son but. Raskolnikov, aussi bien qu'Ivan Karamazov, tend, sans le savoir, à vivre intensément les possibilités d'une double vie. La seule héroïque de l'existence se révèle à lui sous la seule forme du caractère inconciliable de ses côtés contradictoires. Et plus ces côtés se pénètrent sans fusionner entre eux ni se résoudre plus il se grise. C'est pour cela que son personnage se déchire au fur et à mesure qu'une purification se fait en son âme et que Sonia le guide vers l'absolu. Aussi à la fin du roman, quand une nouvelle aurore paraît surgir pour lui, son personnage disparaît complètement. Son salut nous a été annoncé, mais nous ne le voyons pas et Dostoevski, lui-même qui croit au vrai croire à ce salut, ne l'imagine pas davantage. Il s'ensuit que tout ce qui dans CRIME ET CHATIMENT, semble être un parti pris est précisément ce qui donne sa pleine valeur à cette grande oeuvre polémique.

CRIME ET CHATIMENT

LE ROMAN DE LA PERDITION

Roman de l'écrivain russe Fédor Mikhaïlovitch DOSTOÏEVSKI, publié en 1866. Ce fut le premier des grands romans qui rendirent célèbre à l'étranger le nom de Dostoïevski. Il a été, et il est aujourd'hui encore, le plus connu et le plus populaire d'entre eux peut-être à cause de l'emprise immédiate et captivante qu'exerce fatalement un sujet à thème policier.

CRIME ET CHATIMENT nous apparaît comme le roman de la perdition. Mais d'une perdition qui, dans sa profondeur même trouve une lumière qui la rachète. Nous pouvons suivre chez tous les personnages, le pourrissement de la bonté humaine et cependant, au moment où toute espérance semble s'être éteinte dans l'horreur, une étincelle jaillit à nouveau. L'homme devenu pareil à la bête redécouvre son ancienne nature angélique. Le naturalisme admira surtout dans ce roman la minutie de l'analyse psychologique. De fait, en écrivant ce roman, Dostoïevski n'était pas sans subir des influences naturalistes. Mais surtout il y affrontait un problème que les écrivains russes étudiaient depuis peu et qu'ils avaient emprunté à la tradition européenne : il s'agissait de l'éternel problème qui mettait en opposition une conception humaniste de l'homme et une conception purement religieuse. Depuis la Renaissance, on ne l'avait pas encore résolu et pourtant l'esprit européen avait eu, à plusieurs reprises l'illusion de l'avoir dominé. Ce fut la tâche de la littérature russe, avec son mysticisme troublé d'enthousiasmes inquiets et contradictoires, que de le reprendre dans son essence même et avec une vigueur toute neuve. Mais si Tolstoï projette cette antithèse sur un plan cosmique où elle trouve matière à s'apaiser dans la contemplation, Dostoïevski, par contre, la concentre dans l'esprit humain, l'isole dans le drame intime de l'individu où elle se déchaîne avec une violence fébrile.

CRIME ET CHATIMENT est un roman où les personnages sont tels qu'il n'y a place pour rien autour d'eux. Quelques coins de rues, quelques intérieurs inquiétants, quelques descriptions fragmentaires de la campagne, sont à peine esquissés, de loin en loin, dans un monde uniquement composé de pensées et d'affections. Jamais peut-être l'intimité secrète de l'homme n'a, comme dans cette oeuvre, atteint à une solitude aussi complète et aussi désespérée. Mais si, aux termes de cette solitude, il y a, et un idéal d'absolue puissance et un idéal d'amour absolu, ces deux buts demeurent extérieurs à l'homme. Entre ces deux absolus qu'il ne peut atteindre, Raskolnikov connaît le drame d'un esprit qui s'est habitué à accepter la contradiction pour la contradiction et qui se révèle foncièrement incapable d'opter pour l'un ou l'autre de ces extrêmes. Là, sont les limites de Dostoïevski et quand il cherche à les dépasser, en imaginant une suite aux Frères Karamazov, il manque son but. Raskolnikov, aussi bien qu'Ivan Karamazov, tend, sans le savoir, à vivre intensément les possibilités d'une double vie. Le sens héroïque de l'existence se révèle à lui sous la seule forme du caractère inconciliable de ses côtés contradictoires. Et plus ces côtés se compénètrent sans fusionner entre eux ni se résoudre plus il se grise. C'est pour cela que son personnage se décolore au fur et à mesure qu'une purification se fait en son âme et que Sonia le guide vers l'amour. Aussi à la fin du roman, quand une nouvelle aurore paraît surgir pour lui, son personnage disparaît complètement. Son salut nous a été annoncé, mais nous ne le voyons pas et Dostoïevski lui-même qui croit ou veut croire à ce salut, ne l'imagine pas davantage. Il s'ensuit que tout ce qui dans CRIME ET CHATIMENT, semble être un parti-pris est précisément ce qui donne sa pleine valeur à cette grande intrigue policière.

L'IDEE DU ROMAN

Dans la célèbre lettre adressée à Katkov en septembre 1865 pour lui proposer la publication de Crime et Châtiment dans la revue Le Messager Russe, Dostoïevski expose ainsi "l'idée" de son roman :

"C'est le compte rendu psychologique d'un crime. L'action est actuelle, de cette année même. Un jeune homme exclu de l'Université, de modeste origine citadine et vivant dans une extrême pauvreté, par légèreté, par manque de principes et sous l'influence de certaines de ces idées "mal digérées", bizarres, qui sont dans l'air, a résolu de sortir d'un coup de sa triste situation. Il a décidé de tuer une vieille femme, veuve de conseiller honoraire, faisant métier d'usurière. Cette vieille est bête, sourde, malade, avide, prend des intérêts monstrueux, ne fait que du mal, dévore son prochain, tourmente et exploite sa propre soeur cadette. "Elle n'est bonne à rien" - "Pourquoi vit-elle ?" - "Est-elle utile à qui que ce soit ?"... Ces questions font tourner la tête au jeune homme. Il décide de la tuer, de la voler, pour faire le bonheur de sa mère, qui habite en province ; pour délivrer sa soeur, dame de compagnie chez des propriétaires nobles, des entreprises malhonnêtes du chef de cette famille noble, qui menacent de la perdre ; pour achever ses études, aller à l'étranger et ensuite être toute sa vie honnête, ferme, inflexible dans l'exécution de "son devoir d'homme envers l'humanité", et par là, naturellement, "racheter son crime", si seulement on peut appeler crime cet acte commis sur une vieille sourde, bête, méchante et malade qui ne savait pas elle-même pourquoi elle était sur terre et qui serait peut-être morte naturellement un mois après.

Bien que de pareils crimes soient extrêmement difficiles à accomplir, que presque toujours ils livrent grossièrement leurs tenants et aboutissants, leurs pièces à conviction, etc... et laissent beaucoup au hasard, qui trahit presque toujours les coupables, notre étudiant réussit, par un pur hasard, à commettre son crime rapidement et sans encombre.

Après cela, il se passe près d'un mois avant la catastrophe définitive. Il n'y a pas le moindre soupçon contre lui et il ne peut y en avoir. Mais là se déroule tout le processus psychologique. Des problèmes insolubles se dressent devant l'assassin, des sentiments inattendus et insoupçonnés lui torturent le coeur. La vérité divine et la loi terrestre prennent le dessus, et il finit par être obligé de se dénoncer. Il y est obligé, pour périr peut-être au bagne, mais retrouver la société des hommes : ce sentiment de séparation et d'isolement de l'humanité, qu'il a commencé à éprouver aussitôt le crime commis, a été pour lui un supplice.

La loi divine et la nature humaine ont triomphé. Le criminel décide d'accepter la souffrance pour racheter son acte. D'ailleurs il m'est difficile d'exposer entièrement mon idée.

Il y a de plus, dans mon récit, une allusion à cette idée que la peine infligée juridiquement effraie infiniment moins le criminel que ne se le figurent les législateurs, ne fût-ce que pour la raison que lui-même, moralement, la réclame.

J'ai constaté cela même chez les gens les plus frustes. Je voudrais le montrer maintenant chez un homme évolué, un homme de la nouvelle génération, pour que l'idée soit plus vive et plus palpable. Plusieurs cas survenus ces tout derniers temps m'ont convaincu que mon sujet n'a rien d'excentrique (je veux dire : un jeune homme instruit, et même d'un bon naturel, devenu assassin). On m'a raconté l'année dernière à Moscou l'histoire d'un étudiant, exclu de l'Université après les troubles, qui avait décidé d'attaquer la poste et de tuer le postier. Il y a dans nos journaux beaucoup de traces de cet extraordinaire ébranlement de toutes les notions, qui pousse à des actes monstrueux. (Ce séminariste qui a tué une jeune fille, après lui avoir donné rendez-vous dans un hangar, et qui une heure après a été arrêté en train de dîner..., etc). Bref, je suis convaincu que mon sujet est justifié par l'actualité.

Il va de soi que, dans cet exposé de l'idée de mon récit, j'ai négligé toute l'intrigue. Je garantis qu'elle sera intéressante. De la valeur artistique, ce n'est pas à moi de juger. Il m'est arrivé trop souvent d'écrire mal, très mal, à la hâte, pour une date fixe, etc. Mais cette chose-ci, je l'ai écrite sans hâte et avec ardeur. Je tâcherai, au moins pour moi-même, de l'achever le mieux possible."

Crime et Châtiment, dans le *Messenger russe*, se termina avec l'année 1866, et parut en deux volumes presque aussitôt. Ce fut un immense succès : on n'avait à la bouche, dans le monde qui lisait, que *Crime et Châtiment*, on disait sa puissance écrasante, hallucinante ; les personnes aux nerfs solides en étaient presque malades, et les autres devaient quitter plusieurs fois le livre avant de l'achever. Personne cependant ne comprit alors ce qui pour nous est une évidence. *Crime et Châtiment* inaugure un genre, une époque.

Il est le premier des cinq grands romans qui ont fait la gloire de Dostoïevski. Ce sont des romans, riches d'intrigues, de personnages, de coups de théâtre, où rien n'est épargné pour attiser et entretenir la curiosité du lecteur, où l'actualité même joue son rôle, mais dont le sujet immédiat n'est qu'un étage superficiel : au-dessous, sont les profondeurs de l'âme humaine ; au-dessus, règne une fatalité. L'action est déterminée par ces trois plans. On a pu comparer le roman de Dostoïevski à la tragédie grecque.

« LE PLUS ANGOISSANT DES ROMANS POLICIERS ... »

Crime et Châtiment, au plan superficiel, est le plus angoissant des romans policiers. Le jeune Raskolnikov va-t-il tuer l'usurière ? On assiste, haletant, au meurtre, qui se double inopinément d'un second meurtre. L'assassin va-t-il échapper de l'appartement, de la maison, de la rue ? Accablé, affolé, va-t-il se trahir par son trouble, par ses imprudences en actes ou en paroles, ou se jeter dans la Neva, ou avouer pour en finir ? La question se pose tout le long du roman, dans une variété extraordinaire de rencontres, jusqu'au duel serré entre Raskolnikov et Porphyre, le juge d'instruction, jusqu'au jour où l'assassin va enfin se constituer prisonnier. Pas un instant, l'intérêt n'a faibli. Il n'a fait que croître.

Mais qui est Raskolnikov, et pourquoi a-t-il tué ? C'est un étudiant pauvre : il avait besoin d'argent pour continuer ses études. Il est imbu des idées du jour, il est nihiliste : il a décidé de tuer un être inutile. Il a constaté, dans la famille de Marmeladov, dont l'ivrognerie a conduit la femme à la phtisie et la fille Sonia à la prostitution, les tares de la société : il a résolu de venger ses victimes. Il est bon fils et bon frère : il a voulu tirer sa mère du besoin et sauver sa soeur Dounia, prête à lui sacrifier son bonheur, d'un mariage ignoble avec un affairiste odieux. Enfin, il est arrivé à cette conclusion qu'il y a deux parties dans l'humanité, la masse faite pour obéir, et les hommes d'exception, les Napoléon, qui ont le droit de transgresser les lois communes : il a voulu éprouver s'il ne serait pas, lui, un de ces êtres supérieurs. Sait-il lui-même pourquoi il a tué l'usurière ? Ces divers mobiles sont tous présents dans les profondeurs de sa conscience, qui est malade comme est malade son corps. Cependant il n'a pas tué pour l'argent, puisqu'il n'a retiré aucun profit de son crime. Il n'a pas tué par vertu civique, puisqu'il laisse un innocent, Colas le peintre en bâtiment, s'accuser à sa place. Et s'il a tué pour se prouver qu'il avait le pouvoir de transgresser la loi, il a abouti à un échec puisque, "créature tremblante", il est obligé par sa conscience de céder à Sonia et de se livrer à la justice. Telle est la complexité du héros principal, qui s'oppose à la simplicité de son ami Razoumikhine. Parmi les personnages féminins, Dounia, la soeur de Raskolnikov, la femme fière et hautaine qui cependant ne recule devant aucune humiliation, qui, à la fin, se livrera presque au cynique Svidrigaïlov pour sauver son frère, est aussi une âme compliquée, à côté de la bonne dame naïve sa mère.

Dostoïevski plonge trop loin dans l'intérieur de ses personnages pour être tenté de les schématiser. Ce même Svidrigaïlov, qui semble destiné à servir de double odieux à Raskolnikov, n'est pas l'incarnation absolue du mal, bien qu'il ait commis à peu près tous les crimes, y compris le viol d'une enfant, avant de se suicider : il laisse à Sonia trois mille roubles, case les orphelins de Marmeladov et se laisse dominer par Dounia. Quant à Raskolnikov, il est loin d'être le nihiliste type, comme le Bazarov de Tourgueniev : il a gardé de son éducation première des sentiments essentiellement chrétiens, tendresse de coeur, dévouement, générosité, amour des enfants, grâce auxquels il sera perméable à l'influence de Sonia. Les mobiles humains n'étaient donc pas suffisants pour rendre intelligible le crime. Mais Raskolnikov apparaît conduit par une inexorable fatalité, depuis qu'il a voulu s'isoler de ses semblables. Là était sa faute initiale, qu'exprime son nom : "le schismatique". Dans la solitude, en raisonneur, il a conçu, puis admis l'idée du meurtre de l'usurière. Sa volonté n'était pas prête à la mise en pratique ; ce sont des circonstances fortuites qui l'obligent à agir : la rencontre de Marmeladov au cabaret, la lettre inattendue de sa mère, un rêve fiévreux, la certitude tirée d'une parole saisie au vol que l'usurière sera seule à telle heure, la découverte de la hache... Le Destin encore va tout de suite amorcer le châtement en lui faisant tuer, après l'usurière, l'innocente Elisabeth. Il va flotter maintenant entre le désespoir, traduit par des journées d'inconscience et de délire, et la révolte. Mais à peine s'est-il cru de nouveau un homme fort, voici que le Destin toujours lui envoie dans la rue un passant mystérieux qui le traite d' "assassin" ou, dans un songe, sa victime ricanante.

L'impression tragique est créée encore, pour le lecteur, par la précipitation des événements. Ils n'occupent que neuf journées ; les cinq autres sont vides : Raskolnikov est couché sans connaissance ou erre à demi fou à travers la ville. Toute l'atmosphère est tragique : la chambre de l'étudiant semblable à un cercueil ; les maisons aux escaliers sordides ; les rues étouffantes, avec leurs bouges, leur puanteur, leurs foules grouillantes ; la ville même de Pétersbourg, absurde et irréelle.

Après le crime, qui n'occupe que la première partie, et le châtement, ce martyr intérieur enduré par l'assassin, qui occupe les cinq autres, le roman comporte un autre élément, qui est le rachat. Il fait la matière d'un Epilogue. Raskolnikov est au bagne ; longtemps inaccessible au remords, il demande un jour à Sonia, venue le visiter, de lui laisser son Evangile et, sans l'ouvrir encore, il éprouve un désir que les sentiments de Sonia deviennent les siens... C'est le début de sa "rénovation progressive". Cet Epilogue peut paraître adventice et d'intérêt réduit. Cependant le rachat de Raskolnikov a commencé bien avant, dans le chapitre de la quatrième partie où il demande à Sonia de lui lire dans l'Evangile la résurrection de Lazare ; il s'est rapproché dans la cinquième partie, avec l'aveu fait

à Sonia, qui commande : "Accepte la souffrance, l'expiation !" ; il s'est affirmé avec la confession à la terre et au peuple et la reddition à la justice humaine. Le duel entre l'assassin et le juge était doublé d'une lutte entre Raskolnikov et Sonia et d'un combat intérieur entre le raisonneur et la conscience chrétienne peu à peu retrouvée. Si la rédemption n'était pas encore acquise à la fin du roman, c'est que Dostoïevski avait sondé avec un réalisme sans illusion la profondeur du mal dans une conscience une fois faussée.

Pierre Pascal

*Pourquoi y a-t-il du mal ? Cette question hante la conscience humaine. Sophocle, Job, Platon, Saint Augustin, Kant. Sartre se sent affronté à ce que Jean Nabert a nommé l'Injustifiable et que Dostoïevski dit avec l'injustifiable douleur des enfants. Après la création de l'homme à l'image ressemblante de Dieu, le récit de la Genèse nous apprend qu'avec Adam le premier homme, le mal est entré dans le monde et que l'histoire humaine commence par un crime : le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Le récit biblique dit tout : le libre arbitre de l'homme : « le péché est né à la porte max à toi de le dominer » — la question de la responsabilité : « suis-je le gardien de mon frère, moi ? » — l'appel à la vengeance : « la voix du sang de ton frère crie vers moi du sol » — la peine et le repentir : « mon châtiment est trop lourd à porter ». Appareu dès les premiers versets de la Bible, le crime, forme extrême du mal, accompagne l'histoire de l'humanité. Le crime est hors de l'homme et en l'homme. Mort de l'homme parce que, selon l'étymologie du mot russe, *crimial*, *prestupnik*, signifie transgresseur et que le crime est un acte qui heurte violemment la conscience collective. Il est l'invincible. En nous aussi : comme une grimace dans un miroir. La fascination que le crime exerce, contradictoire avec la répulsion, la littérature en témoigne par le choix de ses héros : Oedipe, Oreste, Médée, Electre, Hamlet, Othello, Julien Sorel, L'écume, Raskolnikov... Cet intérêt mêlé d'effroi pour le crime, très supérieur à son importance statistique, traduit précisément le sens/dément de la nature humaine, son être inséparable de sa raison. « La frontière entre le royaume du bien et le royaume du mal, dit François de Sales, passe par mon cœur ». Le crime n'est pas le déchet ou l'excès de l'homme, moins encore lui est-il étranger : il est un trait spécifiquement humain : l'homme est le seul vivant capable de tuer systématiquement, d'inscrire la destruction de l'autre, la négation de l'autre, dans un projet, consiste la criminologie.*

*Le crime parce qu'il est un acte de rupture — *raskol*, ce mot signifie en russe scission — rupture des rapports du Je au Tu humain, réduction de l'Autre en tant que telle, rélute par la positivité la chose de Leibniz pour qui le mal n'a pas de coexistence ; il n'est que la privation d'un bien. Le mal n'est pas rien. Le mal a une réalité ontologique dont Dostoïevski a fait l'expérience dans la forteresse d'Omsk.*

La Maison des Morts est une des plus extraordinaires relations de la vie de l'homme, dans une société criminelle, avec ses lois, ses coutumes, ses chefs, ses crimes et ses châtements. « Il y avait là des meurtriers par accident et des assassins de métier, des malandrins et des chefs de bande.

DOSTOÏEVSKI ET LE CRIME

Pourquoi y a-t-il du mal ? Cette question hante la conscience humaine. Sophocle, Job, Plotin, Saint Augustin, Kant, Sartre se sont affrontés à ce que Jean Nabert a nommé *l'injustifiable* et que Dostoïevski dit avec l'injustifiable douleur des enfants. Après la création de l'homme à l'image ressemblante de Dieu, le récit de la Genèse nous apprend qu'avec Adam le premier homme, le mal est entré dans le monde et que l'histoire humaine commence par un crime : le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Le récit biblique dit tout : le libre arbitre de l'homme : « le péché est tapi à la porte mais à toi de le dominer » — la question de la responsabilité : « suis-je le gardien de mon frère, moi ? » — l'appel à la vengeance : « la voix du sang de ton frère crie vers moi du sol » — la peine et le repentir : « mon châtement est trop lourd à porter ». Apparu dès les premiers versets de la Bible, le crime, forme extrême du mal, accompagne l'histoire de l'humanité. Le crime est hors de l'homme et en l'homme. Hors de l'homme parce que, selon l'étymologie du mot russe, criminel, *prestupnik*, signifie transgresseur et que le crime est un acte qui heurte violemment la conscience collective. Il est l'intolérable. En nous aussi : comme une grimace dans un miroir. La fascination que le crime exerce, contradictoire avec la répulsion, la littérature en témoigne par le choix de ses héros : Œdipe, Oreste, Médée, Electre, Hamlet, Othello, Julien Sorel, Lafcadio, Raskolnikov... Cet intérêt mêlé d'effroi pour le crime, très supérieur à son importance statistique, traduit précisément le *sapiens/demens* de la nature humaine, son *hubris* inséparable de sa raison. « La frontière entre le royaume du bien et le royaume du mal, dit François de Sale, passe par mon cœur ». Le crime n'est pas le déchet ou l'excès de l'homme, moins encore lui est-il étranger ; il est un trait spécifiquement hominien : l'homme est le seul vivant capable de tuer systématiquement, d'inscrire la destruction de l'autre, la néantisation de l'autre, dans un projet, constate la criminologie.

Le crime parce qu'il est un acte de rupture — *raskol*, ce mot signifie en russe scission — rupture des rapports du *Je* au *Tu* humain, réduction de l'Altérité en tant que telle, réfute par sa positivité la thèse de Leibniz pour qui le mal n'a pas de consistance ; il n'est que la privation d'un bien. Le mal n'est pas rien. Le mal a une réalité ontologique dont Dostoïevski a fait l'expérience dans la forteresse d'Omsk.

La Maison des Morts est une des plus extraordinaires relations de la vie du bagne, dans une société criminelle, avec ses lois, ses coutumes, ses chefs, ses crimes et ses châtements. « Il y avait là des meurtriers par accident et des assassins de métier, des malandrins et des chefs de bande.

Il y avait là des filous, des rôdeurs, des chevaliers d'industrie, rasleurs d'argent et coupeurs de bourse ». Toutes les variétés de crimes s'y trouvaient représentées, cohabitant sous la contrainte. « Le cliquetis des chaînes, l'odeur infecte, la buée épaisse, les têtes rasées, les visages marqués au fer rouge, les habits en loque, tout sentait la honte, l'infamie ! Oui l'homme a la vie dure ! Un être qui s'habitue à tout, voilà je pense la meilleure définition qu'on puisse donner de l'homme ». S'habituer, telle est en effet la grande loi du monde de l'enfermement et qui contredit par sa nature tout espoir de régénération. « Toute manifestation de personnalité est considérée comme un crime de la part d'un forçat ». Aussi note-t-il : « pas la moindre trace de honte ou de repentir ». « Dans le for intérieur, la plupart estimaient avoir bien agi ». Tout en reconnaissant que la bravade et la fausse honte masquent la vérité de ces « âmes déchues » — « qui peut prétendre avoir découvert dans leur mystère ce qui demeure caché à l'univers entier ? »

— Dostoïevski juge que si le bagne protège la société par le fait de la mise hors de nuire des prisonniers, sa fonction de guérison (selon Platon), d'amendement (selon les canonistes) ou de resocialisation (selon la criminologie contemporaine), est une illusion : « Le bagne, les travaux les plus pénibles ne développent dans le criminel que la haine, que la soif de plaisirs défendus, qu'une insouciance effroyable ». C'est-à-dire que la prison est elle-même criminogène, ne fournissant pas à l'enfermé les moyens de redevenir un homme normal, un citoyen utile. « Le fameux système cellulaire » ajoute-t-il, évoquant le grand débat européen entre les différents systèmes pénitentiaires depuis le voyage de Tocqueville et de Beaumont en Amérique « n'atteint, j'en suis convaincu, qu'un but trompeur apparent. Il suce la sève vitale de l'individu, l'énerve dans son âme, l'affaiblit, l'effraie, puis il vous présente comme un modèle de redressement, de repentir, une momie moralement desséchée et à demi folle »

Mais les bagnes n'enferment pas seulement les bagnards. Ils enferment aussi leurs gardiens et leurs bourreaux. Décrivant d'une manière hallucinante les fustigations publiques des détenus punis, Dostoïevski montre comment le pouvoir illimité sur l'autre, le pouvoir sur le corps selon Foucault, contamine jusqu'à la moelle celui qui l'exerce et qui en jouit : « Celui qui a, même une seule fois, exercé un pouvoir illimité sur le corps, le sang, l'âme de son semblable, sur le corps de son frère selon la loi du Christ, celui qui a joui de la faculté d'avilir au suprême degré un autre être fait à l'image de Dieu, celui-là devient incapable de maîtriser ses sensations. La tyrannie est une habitude douée d'extension ». Cette communauté forcée est hantée par la haine, mais au moment même où son récit en décrit les traits atroces il s'éclaire devant le miracle de la bonté chez certains de ceux en qui il ne voyait pendant des années que des « bêtes fauves » : « Tout à coup, au moment le plus inattendu, leur âme s'est penchée involontairement au dehors. Elle révélait une telle richesse de sentiments, tant de cordialité, une si claire compréhension de sa propre souffrance et de celle d'autrui, qu'au premier moment je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles ». Ce qu'il a appris dans sa propre douleur, c'est que dans l'âme et dans la vie, le bien et le mal subsistent côte à côte, que le mal est déjà là mais que la grâce est elle aussi présente. L'ardent désir de renouvellement qui anime Dostoïevski lui-même au long de ces années terribles jusqu'à ce qu'il nomme « la résurrection d'entre les morts » témoigne de ce ressourcement toujours possible, de cette régénération par « l'eau baptismale des larmes », selon l'expression de Gabriel Matzneff, qui sera aussi celle de Raskolnikov et de Dmitri Karamazov, les violents et les pécheurs, que leur humilité et l'aide de leurs femmes sauveront, tandis que la dérision et la négation dessèchent à jamais Stavroguine dont le suicide est celui de Judas.

Oui,
le bagne nous a donné Dostoïevski, comme la prison a fait de Villon un grand poète, comme elle a arraché à Oscar Wilde son *De Profundis*. « Mais l'âme, le cœur, l'esprit, ce qui a poussé, mûri, ce qui s'y est flétri, ce qui a été rejeté en même temps que l'ivraie ne peut se transmettre ni se décrire sur un bout de papier » écrit-il encore à son frère . C'est pourtant l'encre et le sang de son œuvre.

Si le mal, et singulièrement sous l'incarnation du crime, est un thème fondamental et tenace dans l'œuvre de Dostoïevski, il ne l'a jamais théorisé. Alors que son expérience pénitentiaire, le grand succès de la *Maison des Morts* et sa pratique de la chronique judiciaire dans le *Journal d'un Ecrivain* lui ouvraient la tentation de formuler une théorie explicative de la criminalité, il n'y a jamais succombé. C'est dans l'alchimie mystérieuse de la création romanesque que son expérience trouve sa place et ce sont ses héros qui expriment « le fol acte de foi de Dostoïevski en l'homme » dont a parlé Jacques Catteau . Sa nature est de présenter la discussion des questions plutôt que leur solution.

ROMAN

j. m. Varaut

AU

THEATRE

CRIME ET CHATIMENT

Pièce en deux parties de Gabriel AROUT
d'après le roman de F.M. DOSTOÏEVSKI

Mise en scène Paul-Emile DEIBER

Scénographie Yves SAMSON

Costumes Nathalie MATRICIANI

DU

par ordre d'entrée en scène

Michel DUCHAUSSOY, Porphyre

Jean-Daniel LAVAL, Razoumykine

Tony LIBRIZZI, Pétrov

Nicolas AYMARD, Zerkov

Odie BOUGEARD, Nastasia

Fabrice EBERHARD, Raskolnikov

Juliana RIALKA, Madame Lippewechsel, la vieille

Jean-Benoît BRASSAT, Marméladov

Jean-François FÉRON, le patron, le concierge

Jean-Michel KINOT, Lebestatnikov

Hugues VAULERIN, Koch

Michel PEYRELON, Sydirigalov

Françoise GRALEWSKI, la chanteuse, Lisa

Benoît CHARNACÉ, le commissaire

Alain FAIVRE, Nicolas, le jeune homme

Jean-Bernard FETTUSSI, Zossimov, le vieux docteur

Joël DEMARTY, Loujine

Jean-Simon PREVOST, le bonhomme

Marie KEIME, Catherine

Nathalie AKOUN, Sonia

Christiane MINAZZOLI, Madame Raskolnikov

Agnès GALAN, Dounia

ROMAN

AU

THEATRE

CRIME ET CHATIMENT

Pièce en deux parties de Gabriel AROUT
d'après le roman de F.M.DOSTOIEVSKI

Mise en scène Paul-Emile DEIBER

Scénographie Yves SAMSON

Costumes Nathalie MATRICIANI

DISTRIBUTION

par ordre d'entrée en scène

Michel DUCHAUSSOY, Porphyre

Jean Daniel LAVAL, Razoumykine

Tony LIBRIZZI, Pétrov, Achille, Policier

Michel AYMARD, Zamétov

Odile BOUGEARD, Nastasia

Fabrice EBERHARD, Raskolnikov

Juliana RIALKA, Madame Lippewechsel, la vieille

Jean BRASSAT, Marméladov

François ARAGON, le patron, le concierge

Jean Michel KINOT, Lebesiatnikov

Hugues VAULERIN, Koch

Michel PEYRELON, Svidrigailov

Françoise GRALEWSKI, la chanteuse, Lisa

Bertrand CHARNACE, Dimitri, le pope, l'officier

Alain FAIVRE, Nicolas, l'homme au commissariat

Jean Bernard FEITUSSI, Zossimov, le vieux docteur

Joel DEMARTY, Loujine

Jean Simon PREVOST, le bonhomme

Marie KEIME, Catherine

Nathalie AKOUN, Sonia

Christiane MINAZZOLI, Madame Raskolnikov

Agnès GALAN, Dounia.

L'ADAPTATION

Gabriel AROUT (AROUTCHEFF) est né à Rostov-sur-le-Don, le 28 janvier 1909.

Il y demeure jusqu'en 1921, date à laquelle sa famille émigre en France.

Il fait ses études à Paris, au Lycée Montaigne puis au Lycée Louis Le Grand, puis à La Sorbonne. Il est licencié es-lettres et naturalisé français en 1930.

Trois passions dominent sa vie : le théâtre, les voyages, les amis.

Pour rester disponible, il redoute les situations stables. Il préfère gagner sa vie en donnant des leçons ou en traduisant des textes russes, mais il a une prédilection pour le travail physique : débardeur, porteur dans les gares, bûcheron en Provence, travail qui ne l'empêche pas de réfléchir.

Malgré le peu de moyens dont il dispose, il réussit à faire de nombreux voyages, dont un assez périlleux avec son meilleur ami Jean TREBUCIEN, à travers la Syrie, la Palestine, l'Irak, l'Iran.

Un jeune auteur sans relations avait très peu de chance à l'époque de se faire connaître. Ses deux romans, "La morgue" et "Rase campagne", déposés dans plusieurs maisons d'édition n'ont sans doute jamais été lus.

Mais il reçoit le premier prix d'un concours organisé, en 1941, par L'Eclaireur de Nice, pour sa première pièce "Orphée" écrite en 1935. Marcel ACHARD, membre du jury du concours, le recommande à Louis DUCREUX, qui monte la pièce en 1943, au Vieux-Colombier.

Il devra attendre cinq ans pour que Pierre FRESNAY monte sa deuxième pièce, "Pauline ou l'écume de la mer" à La Michodière.

Alors tout devient facile. Les choses s'accélèrent et il aura 25 pièces montées par les plus grands metteurs-en scène et jouées par les plus grands comédiens.

En outre, il a écrit des nouvelles, il a traduit du russe Dostoïevski, Tchekov, Pouchkine, Blok, Essenine, Maïakovski, Biély, Pasternak.

Il a aussi participé à une vingtaine de films en qualité de scénariste et dialoguiste.

Grand Prix de La Société des Auteurs et des Compositeurs Dramatiques, 1978.

Grand Prix du Théâtre de l'Académie Française, 1981.

Gabriel AROUT est décédé le 12 février 1982.

La pièce de Gabriel AROUT, CRIME ET CHATIMENT, n'a pas été reprise depuis sa création à La Comédie Française le 9 mars 1963 qui en donna 51 représentations.

LA MISE EN SCENE

Paul-Emile DEIBER

Sociétaire honoraire à son départ de La Comédie Française, en 1972, Paul-Emile DEIBER s'est, alors, consacré à la mise en scène lyrique : à Paris, au Metropolitan Opera à New-York, à San Francisco, Chicago, Milan, Vienne, Naples... Les ouvrages montés : Benvenuto Cellini, Norma, Roméo et Juliette, Werther, Pelléas et Melisande, Médée, Luisa Miller.

Puis retour au théâtre à Paris où il joue Pavel KOHOUT, GOLDONI, GUITRY. Il succède à Bernard GAVOTY à la direction artistique des Rencontres du Palais Royal.

En septembre 1984, il prend la direction du T.B.B., où il succède à Jean Pierre GRENIER. Il y joue Vêtir ceux qui sont nus de Pirandello, My Fair Lady, Chrysale de Les Femmes Savantes sous la direction artistique de Françoise SEIGNER, et en 1988 Le Roi Lear.

Il y a mis en scène un Victor Hugo avec Alain DECAUX, AU BUT de Thomas BERNHARD, BRUMMEL A CAEN de BERNARD da COSTA.

Paul-Emile DEIBER signe la mise en scène de CRIME ET CHATIMENT.

Déclaration d'intention :

"Rien de plus difficile que de porter à la scène un roman. Il faut, pour gagner ce pari un authentique auteur, mais aussi un être qui sait pratiquer cette vertu rare qu'est l'humanité. Gabriel AROUT a triomphé des obstacles et sa fidélité à DOSTOÏEVSKI éclate au long de la pièce qu'il a tirée de ce chef-d'oeuvre CRIME ET CHATIMENT. Nous y trouverons tout : l'action, les personnages, la violence, le désespoir, mais surtout la grande littérature.

Est-ce une gageure de le mettre en scène? Je serais tenté de dire que non. Pourquoi? La réponse nous est donnée par Dostoïevski lui-même. N'a-t-il pas écrit son roman avec une richesse de détails qui en fait un authentique scénario? Ne parlons pas du caractère des personnages, de leurs relations, du dialogue mais, rien ne manque. Le moindre costume est décrit de la couleur au nombre de boutons. Chaque meuble, chaque accessoire a sa place précise dans chaque décor. L'heure sonne, nous donnant la couleur du ciel. Le silence entre les répliques est indiqué, voire mesuré. Un muscledu visage tressaille-t-il? Dostoïevski le note. Le verre est-il à moitié vide? Même chose. Et ainsi de suite. Et c'est tout cela que Gabriel AROUT a su rendre, lui qui, lors des répétitions de la pièce à la Comédie Française en 1963 nous chantonnait les airs qu'il entendait dans son enfance russe.

Et c'est aussi cela qu'avec tous mes camarades de Michel DUCHAUSSOY à Christiane MINAZZOLI, de Fabrice EBERHARD à Marie KEIME nous allons essayer de retrouver."

"Le bonheur par la souffrance." Dostoïevski.

"Chez Dostoïevski, il ne s'agit pas d'humilité devant Dieu, mais bien d'humilité devant les hommes." André GIDE.

LES INTERPRETES

Scénographie : Yves SAMSON

Michel DUCHAUSSOY, Poète

En parallèle des études graphiques, Yves SAMSON a fait des études musicales. Il a conçu une quarantaine de dispositifs scéniques pour le théâtre et la télévision tant en France qu'à l'étranger. (Bobigny MC 93, Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis, Théâtre de l'Athénée, Cartoucherie de Vincennes, Théâtre du Rond-Point Renaud-Barrault, Théâtre d'Osnabrück R.F.A., Théâtre du 8° Lyon, Grande Halle de La Villette.)

Outre le théâtre et la télévision, Yves SAMSON participe comme scénographe-conseil auprès des architectes, à plusieurs équipements théâtraux ou similaires. (La Cité de la Musique à La Villette, le Théâtre du Parvis à Tarbes, le Musée des Arts de la Mode au Louvre, l'American Center à Bercy, la Grande Halle de Martigues.)

Costumes : Nathalie MATRICIANI

De 1982 à 1984, Nathalie MATRICIANI prépare le B.T.S. de costumière à l'Ecole Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre. Dès l'obtention de son diplôme elle participe à la réalisation de costumes dans le cadre des festivals de Valréas et de Toulouse, pour le Théâtre du Pavé, spectacle Marivaux mis en scène par André STEIGER. En 1986-1987, elle est costumière-réalisatrice à Aix-en-Provence pour Tancredi et Psychée, tandis qu'elle collabore à la Comédie de Genève au Suicidé et Homme pour Homme de Luc Besson.

Au T.B.B., Nathalie MATRICIANI a participé à la réalisation des costumes de Le Roi Lear et Mère Courage mis en scène respectivement par Jacques Kramer et Yves Pignot. A l'Hotel de La Monnaie, en juin 1989, elle est responsable de la réalisation des costumes de Qui n'a pas son Minotaure? de Marguerite Yourcenar.

Pour CRIME ET CHATIMENT, Nathalie MATRICIANI signe pour la première fois les costumes et dirigera l'atelier de confection créé pour ce spectacle au T.B.B.

chacune à leur façon ont interprétées. Du rôle le roman. Pomyre a 35 ans. Quel on a plus l'âge du personnage et pas encore l'expérience de ces illustres prédécesseurs, on choisit forcément de se situer entre le roman et le souvenir de ces brillantes interprétations ; ainsi je gère mon mystère."

Michel DUCHAUSSOY

LES INTERPRETES

Michel DUCHAUSSOY, Porphyre

Prix d'excellence et, à l'unanimité, Premier Prix de comédie classique et Premier Prix de comédie moderne à sa sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique - classe Fernand Ledoux - Michel DUCHAUSSOY est engagé à la Comédie Française. Il quitte la Maison de Molière 20 années plus tard, sociétaire honoraire, après avoir prêté son talent d'interprète aux personnages les plus divers du répertoire classique ou moderne. Il participe à plusieurs tournées internationales et est familier des festivals nationaux. Il a participé à plus de 70 films pour la télévision. Les réalisateurs Alain Jésua, Claude Chabrol, Roger Vadim, Bertrand Tavernier, Louis Malle comptent parmi ceux qui lui ont permis de s'exprimer au cinéma.

Depuis son départ de la Comédie Française, on a pu voir Michel DUCHAUSSOY au Théâtre Montparnasse, Tchekov Tchekova; au Théâtre d'Aubervilliers, La Locandiera, Lequel est fou, La fleur à la bouche; à l'Odéon, La Ronde; Compagnie Renaud-Barrault, Les Salons, et plus récemment au Théâtre de la Colline dans Une visite inopportune de Copi.



"Paul-Emile DEIBER, en me proposant de jouer Porphyre m'a très heureusement surpris. Les interprétations d'Harry Baur dans le film de Chenal ou celle de Louis Seigner au Français en 1963, à la création de la pièce de Gabriel AROUT m'avaient chacune à leur façon fort impressionné. J'ai relu le roman. Porphyre a 35 ans. Quant on a plus l'âge du personnage et pas encore l'expérience de ces illustres prédécesseurs, on choisit forcément de se situer entre le roman et le souvenir de ces brillantes interprétations ; ainsi je garde mon mystère."

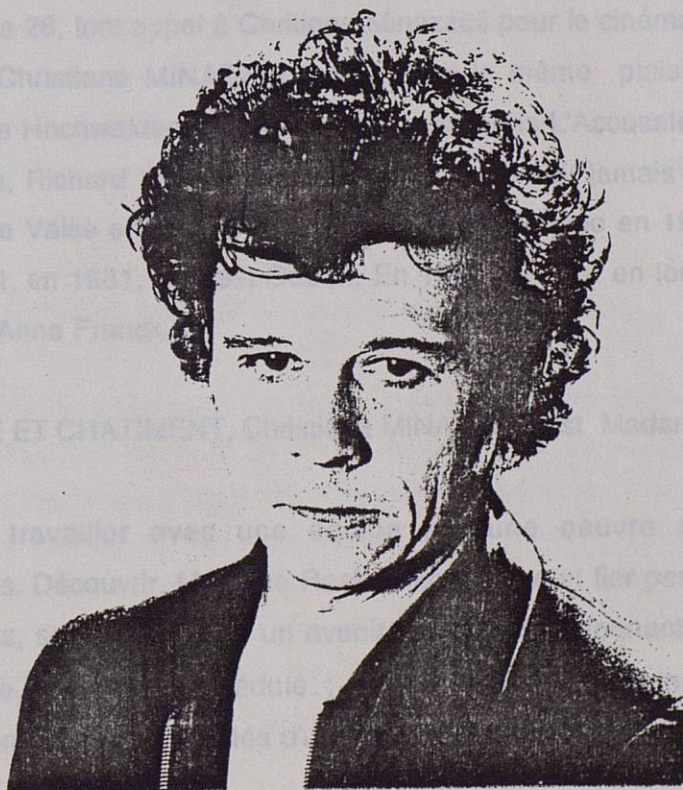
Michel DUCHAUSSOY.

Fabrice EBERHARD, Razkolnikov

Etudes d'art dramatique au Centre de la Rue Blanche puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans la classe de Jean-Paul Roussillon de 1974 à 1978. En 1978, il obtient le Prix de la Révélation pour son rôle dans Gotcha de Barrie Keefe, et, en 1979 le Prix Gérard Philippe pour Les Aiguilleurs de Brian Phelan, mise en scène de Georges Wilson. En 1988, pour son interprétation dans Mort d'un commis voyageur, avec et mis en scène par François Perrier, il se voit récompensé par une nomination au Molière 88 du Jeune Espoir Masculin. Il joue également en 1982, Six Heures Plus Tard, mis en scène par Claude Piéplu et qui obtint le Prix de la meilleure première pièce. On a pu le voir également dans Bent de Martin Sherman en 1980, Maître et Marguerite en 1983, Echec à la Reine en 1986, et dans L'Avare mis en scène par Roger Planchon aux côtés d'Annie Girardot et Michel Serrault.

A la télévision, on a pu le voir entre autres dans Central park de Paul Planchon, Cet homme va être assassiné de Dolores Grassian, L'Epi d'or de Fabrice Cazeneuve et en 1988 dans Le mouchoir de Joseph réalisé par Jacques Fansten.

Au cinéma, il est aux côtés de Richard Bohringer dans L'Addition de Denis Amar, dans Train d'enfer de et avec Roger Hanin, enfin dans Exit Exil de Luc Monheim.



Christiane MINAZZOLI, Madame Razkolnikov.

Christiane MINAZZOLI étudie la danse classique dès l'enfance, entre au conservatoire de Danse de Paris, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans les classes de Henry Rolland, Georges Leroy. Elle est engagée dès les premiers mois au T.N.P. par Jean Vilar en 1953 pour jouer avec Gérard Philipe dans La Mandragore de Vauthier.

Puis suivent une cinquantaine de pièces jouées au T.N.P. jusqu'en 1963, date de départ de Jean Vilar dont Lorenzaccio, L'Avare, Ruy Blas, Mère Courage, Turcaret, L'Heureux Stratagème, Le Fou de Platonov, L'Alcade de Zalamea, La Guerre de Troie, Thomas More, Les Rustres, etc...

Pendant ces dix années a fait avec le T.N.P. de grandes tournées internationales : Europe, U.S.A., U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne, Roumanie, Amérique du Sud ; et de nombreux festivals en France.

Dès 1964, Christiane MINAZZOLI partage sa carrière entre le Théâtre, le Cinéma la Télévision. Jean-Christophe Averty, H. Bromberger, Agnès Delarive, et plus récemment Eric Le Hung pour M'as-tu vu?, Michel FAGADAU pour la série Si Guitry m'était conté ou Claude Chabrol pour Jeux de maux nous permettent de la voir à la télévision tandis que Francis Perrin, Just Jaeckin ou dernièrement Jacques Demy, 3 places pour le 26, font appel à Christiane Minazzoli pour le cinéma.

Au théâtre, Christiane MINAZZOLI sert avec le même plaisir des auteurs aussi différents que Hochwalder avec Michel Bouquet dans L'Accusateur Public en 1964 ; Shakespeare, Richard III ; André Roussin, On ne sait jamais en 1969 ; Françoise Dorin, L'Autre Valse en 1975-76 ; Marcel Achard, Domino en 1981 ; Pressmann, Le jour et la nuit, en 1981, au Petit-Odéon. En 1988, elle est en tournée nationale avec Le journal d'Anne Franck.

Dans CRIME ET CHATIMENT, Christiane MINAZZOLI est Madame Razkolnikov.

"Plaisir de travailler avec une équipe sur une oeuvre riche aux multiples interrogations. Découvrir, Madame Razkolnikov, digne et fier personnage, tout amour envers ce fils, seul espoir pour un avenir meilleur. Passionnant d'aller au devant de cette femme, pathétique, crédule ; elle se débat, accommodant ses principes d'honnête femme aux nécessités d'une vie misérable."

Joël DEMARTY, Loujine

Il fait ses études d'art dramatique de 1965 à 1970 au Centre de la Rue Blanche puis au Conservatoire National Supérieur D'art Dramatique sous la direction de Jean Meyer, Henri Rollan, Lise Delamare.

Dès 18 ans, il joue à peu près tous les rôles de jeunes premiers de Molière, notamment au Théâtre des Célestins à Lyon.

Il fonde avec Jean-Louis Thamin La Compagnie de la Contrescarpe. Il y joue le Comte Almaviva du Barbier de Séville et 450 fois le rôle de Florido dans Arlequin serviteur de deux Maîtres de Goldoni.

Il est engagé dans la troupe du J.T.N. lors de sa création, pour 4 années. Il y joue à l'Odéon et au Petit-Odéon et en tournées en France au Maroc, en Grèce, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Suisse. Puis il fonde avec Loïc Volland, La Maison de La Culture de Nantes, chargé de tous les spectacles de décentralisation sur le département de Loire-Atlantique.

Il est engagé à la Comédie-Française par Pierre DUX en 1978 qu'il quitte en 1986.

Il y joue notamment Le Barbier de Séville, Le Jeu de l'Amour et du Hasard, Dom Juan, Yvonne Princesse de Bourgogne, Marie-Stuart, Médée, Les Cenci, Andromaque, La Tour de Babel, et participe à des tournées en Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Espagne, Egypte, Ile de la Réunion, Ile Maurice, Djibouti, Madagascar, Kenya, Ethiopie.

Redevenu comédien indépendant, il joue Eugène Hugo avec Paul-Emile DEIBER à l'Odéon un spectacle Victor Hugo, et au théâtre Mouffetard un spectacle poétique et musical avec Jacques Destoop.

Sur France-Culture, il participe à plus d'une centaine de dramatiques.

Il est professeur d'art dramatique depuis 1986, à l'Atelier Montparnasse dirigé par Nicole Mérouze.

Dans CRIME ET CHATIMENT, Joel DEMARTY est Loujine

"Mais quel personnage! Fat, veule, hypocrite, fourbe, lâche, vénal, fielleux! Abject qu'il est! Pas une ombre de générosité, de sensibilité, de faiblesse, d'amour. Tout d'une pièce, répugnant. mais il faut s'interdire la caricature. Alors comment l'aborder, le défendre, ce personnage si loin de moi! Si loin de moi? Peut-être pas si totalement. Alors plonger, descendre en moi-même, chercher et trouver en moi-même, ce qui est ma part de Loujine, qui doit bien exister, bien cachée, bien au fond, bien oubliée. Quel métier!.....Mais quel plaisir!"

CRIME ET CHATIMENT

A LA SCENE ET AU CINEMA

CRIME ET CHATIMENT

Adaptations dramatiques

*ROLNY Charles, TOUCHARD A., Nice Casino, 19 IV 1913

*PARLOFF, Eden, 24 X 1931

*BATY Gaston, Th. Montparnasse, 21 III 1933

*CHMARA Grégory, Th. du Journal, 19 XII 1936

*FELS Florent, Radoi Monte-Carlo, 23 V 1946

*GODART-MECHBERG Colette, Chaîne Nationale, 11 V 1950

*AUDEL Stéphane, Radio-Bruxelles, 31 V 1951

*DUBOIS Marcel, Trois-Moutiers, 14/15 XII 1957

*CANDELIER François, Th. du Tentre, 31 I 1962

*AROUT Gabriel, La Comédie-Française, 09 III 1963

*GUEDROITZ Alexis, Th du Rideau, 08 I 1970

*BARSACQ André, Atelier, 28 IX 1972.

CRIME ET CHATIMENT

adaptations cinématographiques

*Russie, 1910, Vassili GONTCHAROV
V. Krivtsov, Alexandra Gontcharova, Andreï Gromov

*D. 1923 (Raskolnikov) Dr Robert Wiene
Grigori Khamara, Razkolnikov ; Pavel Pavlov, le juge d'instruction ; Mikhaïl Tarkhanov, Marmeladov ; Maria Guermanova, Sonia Marmeladova.

*U.S.A. 1935 (Crime and Punishment), Joseph von Sternberg
Peter Lorre, Razkolnikov ; Edward Arnold, Porphyre ; Mariam Marsh, Sonia.

*FR 1935, Pierre CHENAL
Pierre Blanchar, Razkolnikov ; Madeleine Ozoray, Sonia ; Harry Baur, Porphyre.

*Suède 1945, Hampe Faustman
Hampe Faustman, Raskolnikov ; Sigurd Wallen, Porphyre.

*FR 1956, Georges Lampin
Robert Hossein, René (Razkolnikov) ; Marina Vlady, Lili (Sonia) ; Jean Gabin, le commissaire (Porphyre).

*FR 1959 (Pickpocket), Robert Bresson
Martin Lassalle, le voleur Michel (Razkolnikov) ; Marika Green, Jeanne (Sonia).

*U.R.S.S. 1970, Liev Koulidjianov
Gueorgui Taratorkine, Razkolnikov ; Innokenti Smoktounovski, Porphyre.